N° 234 — Onzième année. CINQ CENTIMES Jeudi 27 Août 1891

LE STÉPHANOIS

JOURNAL RÉPUBLICAIN SOCIALISTE

ABONNEMENTS

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Saint-Etienne et Départements limitrophes	5 fr.	10 fr. » »	20 fr.
Autres Départements	7 fr.	13 fr. 50	27 fr.
(Etranger : le port en sus)			

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois ; ils se paient d'avance. A l'expiration de leur abonnement, les personnes qui ne désirent pas continuer doivent en informer le journal. — *Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.*

Adresser Lettres et Communications
AU DIRECTEUR DU JOURNAL
17. — Rue de Paris. — 17. — Saint-Etienne (Loire)

ANNONCES
Les Annonces sont reçues exclusivement
A SAINT-ETIENNE : Agence V. Fournier, 6, rue Sainte-Catherine, 6.
A LYON : Agence V. Fournier, 14, rue Confort, et à ses succursales, de Grenoble, Mâcon et Dijon.
A PARIS : Agence Havas, 8, place de la Bourse.

LES Fêtes de Portsmouth

Il résulte de toutes les informations, que les fêtes de Portsmouth ont été telles qu'on devait les désirer, et il faut grandement s'en applaudir. Nos marins ont été reçus non seulement avec correction, mais avec une chaleur qui n'est pas habituelle au public britannique et aux hommes d'Etat d'outre-Manche. La reine a fait, pour décider l'arrêt de notre flotte à Osborne, une démarche toute spontanée qui, venant d'elle, avait un prix particulier. La souveraine a voulu marquer, avec une affectation visible, qu'elle nous donnait un témoignage spécial de son désir d'entretenir des bon rapports avec nous.

Il était évident qu'il y aurait une différence entre l'accueil des Russes et celui des Anglais. Nos relations diplomatiques avec le tsar sont d'un autre caractère qu'avec le gouvernement de la reine. Les habitants de l'empire moscovite sont attachés à nous par d'autres liens, ou si l'on veut par d'autres intérêts, que les habitants de la Grande-Bretagne. La manifestation que nous allions faire dans les eaux de la Baltique ne pouvait ressembler à celle que nous venons de faire dans les eaux de la Manche.

Mais ce contraste une fois indiqué, nous serions injustes, autant qu'imprévoyants, de ne pas nous féliciter des conditions dans lesquelles on a célébré notre présence en Angleterre. Les journaux officieux de Londres se prodiguent inutilement pour nous expliquer qu'il serait inexact d'induire de là que nous pourrions espérer le concours de leur pays en cas de guerre. Personne ne se berce de cet espoir. La portée des fêtes du château royal d'Osborne ne dépasse pas celle d'une réception courtoise, aimable et accueillante. Ce n'est pas un traité d'attaque et de défense que l'amiral Gervais était chargé d'en rapporter.

Ce que nous ne saurions comprendre pourtant, c'est la mauvaise humeur, l'aigreur, l'hostilité qui se manifestent chez plusieurs de nos confrères dans les commentaires que cet événement leur inspire. Le blâme qu'ils adressent à notre Gouvernement de n'avoir pas fait rentrer directement la flotte en France, est incompréhensible pour nous.

Est-ce qu'on soutiendrait que nous ne devons avoir qu'un ami en Europe, le peuple Russe ? Est-ce qu'on prétendrait que nous n'avons pas un intérêt de premier ordre à être en bons termes avec l'Angleterre ? Est-ce qu'au lieu de chercher à rapprocher le gouvernement de Pétersbourg de celui de Londres, on assignerait comme but à notre diplomatie de les séparer et de les brouiller de plus en plus ? Est-ce qu'on nous donnerait comme mot d'ordre et comme plan de conduite l'air de *Charles VI* : « Jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera » ? Ce serait une absurdité doublée d'une folie, et nous espérons bien que pas un seul des hommes qui peurraient être chargés de diriger notre politique ne serait capable d'un si lamentable et si périlleux enfantillage.

On dit que l'Angleterre était complice de la Triple-Alliance. On a même dit qu'elle avait adhéré à l'accord conclu entre les puissances liguées contre nous. De son adhésion formelle, explicite, nous avons toujours douté et nous persistons à douter encore.

Pour sa complicité, elle est moins sujette à négation, si l'on entend par là une neutralité bienveillante et, peut-être, une intervention destinée à annuler notre action maritime dans certaines éventualités. Enfin, il y aurait entente entre le gouvernement de la reine et celui du roi Humbert, pour une combinaison d'efforts, armés au besoin, ailleurs que dans la Méditerranée, que nous n'en serions pas autrement surpris.

Mais parce que le cabinet conservateur anglais aurait des sympathies pour la Triple-Alliance, parce qu'il aurait donné des gages à l'Allemagne et à l'Italie, parce qu'il se se serait entendu avec cette dernière — en prenant l'hypothèse la plus détestable — et parce qu'il aurait négocié pour la protection d'intérêts différents des nôtres, nous devrions renoncer à le ramener à une autre politique, nous poser en ennemis en face du peuple qu'il représente pour l'instant, reprendre nos vieux cris de guerre contre Albion la perfide, rappeler les souvenirs de Trafalgar et de Sainte-Hélène, ou remonter jusqu'à la guerre de Cent ans, et fortifier une entente, non plus triple, mais bel et bien quadruple, nous mettant sur les bras un ennemi de plus ? A quoi servirait alors d'avoir un ministre des affaires étrangères, des ambassadeurs, une diplomatie ? A quoi servirait d'être la France, c'est-à-dire une nation faite pour grouper en un faisceau compact et solide toutes celles qui représentent les idées d'indépendance et de liberté ?

Si le gouvernement britannique a couvert l'évolution de l'Italie, il y a mis le prix sans doute. S'il a vu d'un œil bienveillant, encourageant, l'alliance se sceller entre les souverains qui nous jalousent, nous détestent, ou nous craignent, ce n'est pas par sentiment. Eh bien ! qui dit que nous nous ne pourrions pas lui démontrer qu'il a mal vu, qu'il s'est trompé, que son intérêt n'était pas d'aller du côté des ennemis de la France, qu'il a tout à gagner à se retourner et à venir à nous ?

C'est ainsi qu'on a toujours traité. C'est ainsi que voulaient traiter notamment, avec cette même Angleterre, avant le début de la guerre terrible de 1793, les grands hommes de la Révolutiens. Et qui sait quels malheurs on aurait évités si leurs conseils avaient été suivis ?

Il est facile de flatter les passions chauvines, dans ce qu'elles ont de plus inconscient et de plus irréfléchi, en criant : « Haine à l'Angleterre ! Qu'elle soit poursuivie par nos torpilleurs et nos cuirassés sur toutes les mers ! Que, par nous, son influence et son commerce soient détruits ! » C'est facile, mais c'est insensé. Le langage et le rôle d'un gouvernement sérieux sont autre chose. Les cabinets conservateurs passent à Londres comme ailleurs. Quand ils vivent, il n'engagent qu'eux-mêmes, et quand ils tombent la place est nette, et on peut obtenir de leurs successeurs le contraire de ce qu'ils faisaient eux-mêmes.

On peut même l'obtenir d'eux avant qu'ils tombent. Et il faut s'y appliquer plus que jamais quand d'eux dépend la destruction ou le maintien d'un état de choses qui peut entraîner les catastrophes les plus redoutables. Pour dire le fond de notre pensée, c'est à Londres qu'il faut travailler si on veut faire quelque chose d'efficace en vue de la dislocation de la Triple-Alliance. Notre gouvernement paraît le comprendre. Nous en sommes heureux, et nous le disons.

S. Pichon.

Echos de Partout

Les buveurs d'éther en Irlande

Dans la partie de la « verte Erin » où l'on se grise le plus de cette façon, la consommation annuelle est évaluée à 175.000 litres pour 100.000 personnes.

En tant qu'habitude entraînant après elle l'ivresse, il est évident que l'absorption abusive de l'éther constitue un vice dégradant moralement, socialement et intellectuellement ; seulement, il paraît que l'intoxication par l'éther est beaucoup plus douce que celle par l'alcool. Ses effets se font immédiatement sentir, mais ils disparaissent aussi promptement, de sorte qu'il n'est pas rare de voir des individus s'enivrer de ce liquide plusieurs fois par jour ; mais l'éther ne produit aucune des lesions que produit l'alcool, ni aucune dégénérescence dans les tissus.

En somme, il est possible que les Irlandais se tuent moins vite avec l'éther qu'avec l'atroce whisky de pommes de terre qu'ils consomment généralement.

Obsèques originales

On a célébré hier, à Perpignan, des obsèques vraiment originales.

Un vieux rentier, M. Boisseau, mort il y a deux jours, avait demandé par testament qu'une société musicale de la ville assistât à son enterrement pour y jouer des airs patriotiques, moyennant quoi elle recevrait un legs de 1.000 francs.

La levée du corps a eu lieu à midi.

La rue Gambetta, les rues avoisinantes et les boulevards sont couverts d'une foule énorme, qui accompagne gaiement le corbillard.

La fanfare l'Avenir joue successivement la *Marseillaise*, l'hymne russe et le Chant du Départ.

Les obsèques sont civiles.

Les fabriques de papier

La *Pall Mall Gazette* rapporte qu'il y a 4,524 fabriques de papier dans le monde entier. L'Allemagne en possède 1 443, l'Angleterre 270, l'Ecosse 68 et l'Irlande 13. L'Allemagne occupe donc le premier rang dans cette industrie, et il est certainement intéressant de connaître la raison de sa suprématie. Elle est certainement due, selon le journal anglais, aux connaissances supérieures des Allemands dans la chimie, qui est devenue entre leurs mains une véritable science économique.

Les malheurs d'un député

Vif émoi hier, après-midi, dans le quartier du Luxembourg, à Paris.

On procédait en pleine rue à une vente, après saisie, qui avait mis en belle humeur toutes les commères du quartier et attiré une foule énorme de curieux.

Renseignement pris on vendait à l'encan les meubles d'un député, M. C..., honorable député, actuellement malade dans sa circonscription, lequel avait cependant, télégraphié de surseoir à la vente, mais le propriétaire fut inflexible.

Le piquant de l'aventure, c'est qu'après avoir adjugé à vil prix une magnifique pendule, de superbes chaises de salle à manger et d'autres meubles, le tout pour 300 fr. environ, l'huissier déclara tout à coup la vente terminée, au grand désappointement du public.

Il paraît que 300 fr. avaient suffi à rembourser toutes les créances.

Les armes de France

Un curieux incident s'est produit hier au ministère de la Justice.

Par l'intermédiaire de l'ambassade d'Angleterre, la chancellerie gardienne des sceaux de France a été saisie d'une question posée par le lord secrétaire des commandements de la reine Victoria. On sait que la reine a décidé d'offrir à M. Carnot son portrait entouré d'un cadre artistique orné des armes de France et d'Angleterre. Le lord secrétaire demande à la chancellerie quelles sont les armes officielles de la France et comment doit être compose le blason français.

On est fort embarrassé pour répondre car, seule de tous les pays européens la France n'a plus d'armoirie depuis 1870 ; des recherches ont été faites dans les recueils officiels ; le seul dont la continuité constitue l'autorité est un ouvrage seulement officieux ; c'est l'almanach national qui, malheureusement, n'a pu fournir aucune indication.

Sous la première République il ne portait que le monogramme du libraire ; sous la deuxième, une vignette : le coq gaulois surmontant un faisceau de drapeaux ; depuis 1870, cette vignette représente la figure de la République telle qu'elle est sur le papier timbré ; c'est le sceau officiel de l'heure actuelle.

On répondra au lord secrétaire que le blason «accepté» est composé des lettres R. F. en or sur le champ d'azur. On fait observer que la République suisse et toutes les Républiques américaines ont un blason régulier.

UN jugement digne de Salomon

On sait que la secte des Nazaréens, fondée en Hongrie, est quelque peu excentrique.

Ces illuminés ont mis dernièrement le juge cantonal de Gysma dans un singulier embarras. Ils se sont présentés dans le prétoire et ont demandé l'autorisation de crucifier un de leurs coreligionnaires qui prétendait être le Christ et qui voulait monter au ciel.

Le bon juge, après mûre réflexion, leur a tenu le petit discours suivant : « Mes chers amis, je ne veux pas en aucune façon froisser vos convictions religieuses. Libre à vous de crucifier votre compagnon ; je dois vous déclarer que s'il ne ressuscite pas au bout de trois jours, je vous ferai pendre jusqu'au dernier. »

Les Nazaréens n'ont pas insisté.

L'eau anesthésique

Le docteur Schleich vient de publier dans un journal médical allemand une curieuse découverte qu'il a fait récemment.

En cherchant le meilleur mode d'emploi de la cocaïne comme anesthésique le docteur Schleich est arrivé à constater que l'eau pure distillée injectée sous la peau au moyen d'une seringue Pravaz produisait un effet anesthésique très complet pendant plusieurs minutes dans la région injectée. Le docteur Schleich assure qu'en employant ce nouvel anesthésique, il a pu faire des petites opérations chirurgicales sans que le malade ait ressenti la moindre douleur.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste

Nos Marins en Angleterre

DÉJEUNER A BORD DU « MARENGO »

L'amiral Gervais a offert hier un déjeuner à bord du *Marengo* aux amiraux et aux principaux commandants anglais.

Le duc de Cambridge, le duc de Connaught, M. Waddington, le personnel de l'ambassade de France y assistaient.

Après le déjeuner, le duc de Connaught est allé visiter le *Marceau*.

LES FÊTES D'AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, il y aura un défilé en musique des troupes anglaises à Portsmouth. On espère que l'amiral Gervais y assistera.

Les officiers français iront voir l'exposition navale à Londres.

Le soir, un banquet de 500 couverts sera offert à bord du *Marengo* par l'amiral Gervais aux officiers supérieurs anglais. En outre, un dîner sera offert par les officiers subalternes de l'escadre française aux officiers subalternes anglais.

Les officiers français expriment la satisfaction que leur a fait éprouver la réception dont ils ont été l'objet de la part des autorités navales et civiles.

Une future Interpellation

M. Dide, sénateur du Gard, interviewé par un de nos confrères, a déclaré qu'à la rentrée des Chambres il se proposait de poser une question au gouvernement sur l'attitude qu'il compte prendre vis-à-vis du clergé.

Voici, d'ailleurs, les paroles du sénateur du Gard :

J'ai l'intention, dès la rentrée du Sénat, de demander au gouvernement s'il compte s'opposer à la propagation des doctrines sociales contenues dans l'Encyclique du Pape.

Le Pape résout la question sociale contrairement à l'esprit de la Révolution et en se plaçant à un point de vue socialiste chrétien assez semblable à celui de M. de Mun ; il se prononce pour le retour aux anciennes corporations, abolies par la Révolution française. Laissera-t-on les 42.000 curés qui émargent au budget recevoir et propager le mot d'ordre venu de Rome et dirigé contre des traditions qui se réclament de la Révolution.

Voilà ma question, a dit M. Dide. Et il a ajouté que M. Lockroy en ferait une semblable à la Chambre.

M. Dide croit que le bas clergé gardera une neutralité bienveillante ; mais, au sommet de l'échelle, dit-il, il y a trop d'ambition. Il espère que le mouvement qui a été créé, destiné, d'après lui, à combattre le progrès républicain, peut se tourner contre la volonté des promoteurs, en faveur de la République, par l'émancipation complète du clergé, comme en 1789.

Ajoutons que M. Dide, qui est un pasteur protestant — il ne faut pas l'oublier — soupçonne le cardinal Lavigerie de poursuivre un autre but que celui de réconcilier la République et l'église : celui d'être Pape.

Un Notaire en fuite

Angers. — M. Loiseau, notaire, ancien maire de Cholet, est parti jeudi, laissant un passif de deux millions.

Les scellés ont été mis, hier, chez lui.

Cet événement cause un grand émoi en ville et dans la région.

Aux Mines de Bruay

L'inondation des deux fosses des mines de Bruay (Pas-de-Calais), jette la désolation dans ce pays ; deux mille quatre cents ouvriers mineurs sont sans travail et se demandent avec anxiété combien durera cette situation.

Cinq cents des plus jeunes ont réclamé leurs livrets et cherchent à s'embaucher dans d'autres fosses du bassin houiller.

La fosse n° 1 est complètement inondée : l'eau monte à plus de deux mètres.

La Compagnie fait construire actuellement dans la fosse n° 4 des « serrements », murs de vingt-cinq à trente mètres d'épaisseur, pour arrêter la chute des eaux, mais les ouvriers estiment qu'il faudra beaucoup de temps pour terminer ce travail, qui doit être exécuté dans l'eau, et on ignore encore s'il sera suffisant pour permettre sans danger la reprise du travail, et si l'aération qui commence à être difficile, permettra aux ouvriers de continuer ce travail.

De l'avis des mineurs, la catastrophe serait arrivée :

1° Parce que la veine a été creusée trop haut, et que l'on n'a pas tenu compte que la couche de terre résistante appelée « dievés » est très mince aux mines de Bruay ;

2° Parce que les ingénieurs, informés par les ouvriers qu'on entendait des roulements au-dessus de la veine, ne s'en sont pas préoccupés.

La chute d'eau viendrait du niveau, et ce qui le prouverait, c'est que l'eau est claire et limpide et que les puits des environs sont taris.

L'Accident du Mont-Blanc

Un touriste qui se trouve actuellement à Chamonix fait le récit suivant de la terrible catastrophe qui vient de se produire sur le Mont-Blanc et que nous relations dernièrement :

Il était deux heures de l'après-midi, et nous étions plusieurs dans le bureau de l'hôtel quand arriva une lettre, apportée par un guide :

— Tiens, s'écrie le patron en ouvrant la lettre, voici mes ascensionnistes qui s'amusent là-haut et qui me demandent de leur envoyer du champagne !

En effet, trois voyageurs, dont M. Gontran de Favernay, de Villefranche, et M. Rothe, de Brunswig, tous deux jeunes et alpinistes enragés, étaient partis l'avant-veille avec huit guides et porteurs, les plus capables, les mieux brevetés de Chamonix, et parmi eux les deux Michel, dont l'un, Simon, nouvellement marié et père de famille, a si malheureusement péri.

Au moment où le patron finissait ces explications, nous voyons accourir un autre guide, pâle, hagard, à moitié fou, les larmes aux yeux ; il entre, peut à peine prononcer un mot : « L'avalanche ! » et jette devant nous la corde brisée, la corde même qui, en faisant par sa rupture périr deux hommes, en sauvait neuf autres.

On devine, on comprend déjà. Nous interrogeons le malheureux qui peut à peine parler. Enfin, à force de cordiaux et d'encouragements, il nous raconte ce que l'on sait déjà.

Les onze ascensionnistes, qui, en effet, étaient arrivés au petit Plateau, c'est-à-dire à plus de 3,500 mètres sur le Mont-Blanc, se proposaient de continuer joyeusement leur ascension. Mais voici la pluie. Il faut descendre, les guides l'exigent.

En vain M. Rothe fait observer qu'on peut descendre aux Grands-Mulets et attendre. On enverra un porteur chercher des vivres à l'hôtel, car les vivres manquent. Le porteur part.

A ce moment, la pluie redouble, la neige commence à descendre : « Partons et vite, s'écrient les guides, et tenons-nous bien ! » On déroule les cordes, on s'attache les uns aux autres. D'abord les guides, puis les voyageurs, M. de Favernay et M. Rothe, au milieu, liés l'un à l'autre. Derrière M. Rothe protégeant la marche, venait Simon Michel, le petit guide de vingt-huit ans.

— Silence ? pas un mot, dit l'un des guides, sachant que le moindre bruit, la moindre vibration de l'air suffit pour ébranler des masses de neige.

On marche, on descend au milieu du grondement des cascades de neige qui s'éboulent dans les montagnes.

Soudain, un cri : « L'avalanche ! » En effet, une trombe de neige s'est détachée du sommet du Mont et roule avec une vitesse effrayante. Elle atteint les derniers fugitifs et les roule sur les premiers.

Au même moment, sous le poids des uns et des autres, le sol se crevasse, et instantanément, deux hommes, en poussant un grand cri, sont roulés dans la crevasse, MM. Rothe et Michel, entraînant celui qui les suit au plus près, M. de Favernay.

Il va être englouti, disparaître à son tour, quand la corde se casse. Il a la force de se dégager, de reparaître. Un guide qui le précède lui tend la main, la corde, le sauve, le ramène.

Quant aux deux autres, la neige a déjà bouché le trou. On n'entend plus rien et on ne voit plus rien. Tout à coup, des cris, on espère que ce sont les deux victimes qu'on va retrouver. Non, malheureusement, c'est un troisième malheureux qui est étendu à quelques pas de là, suffoquant à demi mort. C'est Charles Comte, un guide aussi. Celui-là est grièvement blessé ; mais on peut le transporter, on pourra le sauver.

Et la descente reprend, folle, imprudente, au hasard, au milieu des sanglots, du désespoir, de l'épouvante.

Tandis que le guide termine son récit, les autres reviennent, entourés par les gens de Chamonix, qui les interrogent ; mais aucun d'eux ne peut ouvrir la bouche ni articuler un son.

Une femme est entrée dans le bureau il y a quelques instants. Elle est pâle, elle ne peut pas dire un mot non plus. Elle a écouté, elle a entendu. C'est Mme de Favernay, la mère, qui depuis le matin avait suivi au télescope les phases de l'expédition et qui avait vu se produire l'événement sans comprendre, sans deviner. Mais son fils est sauvé, et, quand celui-ci arrive d'un pas relativement ferme, mais pâle et livide, sa mère se jette sur lui, l'embrasse, le saisit, l'entraîne !...

C'est à M. de Favernay qu'est échu le triste devoir d'annoncer à la veuve de Simon Michel la mort de son mari.

Déjà, on avait prévenu la malheureuse que son mari s'était blessé et était resté aux Mulets, mais une femme de guide devine aisément et, en voyant entrer M. de Favernay, qu'elle avait vu partir l'avant-veille avec son mari, elle n'a pu qu'étendre les bras et pousser un cri en tombant.

Elle ne saura même pas où est enseveli celui qu'elle aimait, car la neige est épaisse en haut du Mont-Blanc et elle garde son secret.

Une souscription a été ouverte en faveur de cette malheureuse femme parmi les touristes actuellement à Chamonix ; elle a produit près de 510 francs.

NOUVELLES POLITIQUES

L'empereur d'Allemagne

Au dîner offert à l'empereur d'Allemagne, le prince de Holberg-Wernigerode a, comme président de la Diète provinciale, prononcé un long discours dans lequel il a passé en revue l'histoire de la province.

Guillaume II a pris ensuite la parole ; son allocution a duré cinq minutes.

On cite cette phrase de son discours :

« Comme chrétiens, a-t-il dit, tout le monde doit savoir supporter ce que le ciel impose. Nous espérons tous que la paix sera maintenue. Si pourtant il en était autrement, ce ne serait pas de notre faute ».

Il est parti aujourd'hui pour Postdam.

La rentrée des Chambres

La date de la rentrée des Chambres sera fixée dans une quinzaine de jours ; on considère actuellement comme certain que l'ouverture de la prochaine session aura lieu le 13 octobre.

Economies budgétaires

Par mesure d'économies budgétaire, M. Ribot, ministre des affaires étrangères, a donné l'ordre, avant son départ en congé, d'arrêter la suppression de certains vice-consulats reconnus inutiles et de trois postes diplomatiques extérieurs.

Les fonctionnaires atteints par cette décision recevront, pendant cinq ans, la moitié de leur traitement actuel et leur temps de disponibilité comptera pour la retraite.

Retraite de M. de Giers

Le bruit que M. de Giers se retirerait prend une certaine consistance. Son successeur serait soit M. de Morenheim, soit M. Schouwaloff.

Le Danemarck et la France

On remarque le pessimisme de la *Gazette de Cologne*, organe gouvernemental. Dans un article sur la situation générale, ce journal croit aux efforts de la Russie pour entraîner le Danemarck dans l'entente franco-russe. Le but que poursuivrait le Danemarck serait de reconquérir le Schleswig. Cet article a produit une grande impression.

Horrible Attentat

Un sieur Lombard, garçon marchand de vins, à Paris, avait épousé, il y a quatre ans, une jeune fille nommée Marie. M. Malgras, père adoptif, avait, en guise de dot, acheté à la jeune fille un débit de vins, rue de Grenelle, 212, et habitait avec les époux Lombard.

Pendant les premiers temps tout alla bien, cependant l'année dernière, la zizanie commence à se produire dans cet intérieur. Malgras, très violent, maltraitait son gendre ; il était approuvé en cela par sa fille qui paraissait n'avoir qu'une médiocre affection pour son mari.

Le 16 au soir, Lombard, qui s'était couché de bonne heure, fut réveillé par une douleur atroce dans l'oreille droite ; il sauta à bas du lit et se trouva en présence de Malgras et de sa femme qui venait de lui verser du plomb fondu dans l'oreille, avec l'intention de le tuer.

Lombard ne porta pas plainte tout de suite, mais comprenant que sa femme et son père adoptif se débarrasseraient de lui à la première occasion, il vint, avant-hier, déposer contre eux au commissariat de M. Pelardy. Les deux coupables ont été arrêtés.

D'après l'enquête, il semble résulter que Lombard, avant l'attentat du plomb fondu, a été victime de tentative d'empoisonnement.

Un homme Assassiné par des femmes

Angoulême. — Dimanche soir, un nommé Picard, roulier, au service de M. Arnaudon, passait, vers minuit et demi, rue Sully, lorsqu'il fut accosté par une femme qui, furieuse de voir qu'il ne répondait pas à ses sollicitations, se mit à l'injurier grossièrement ; Picard, qui avait un peu fêté la bouteille, répondit par un soufflet. Aussitôt, quatre femmes s'élancèrent d'une maison voisine, et se jetant sur le malheureux roulier, le frappèrent à coups de poing et coups de pied. L'une d'elles, la fille Lapouge, s'empara même d'une bouteille de bière vide et lui en porta plusieurs coups sur les épaules et sur la tête. Picard réussit cependant à s'arracher des mains de ces furies et regagna son domicile, rue de Genève. Il perdait son sang par plusieurs blessures, notamment par une large plaie sise dans la région temporaire gauche.

A peine eut-il franchi le seuil de sa demeure qu'il s'abattit sur le plancher. Hier matin, vers dix heure, il rendait le dernier soupir sans avoir repris connaissance. La police, prévenue, a aussi-